

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**L'amour à tout prix**  
*Maude et les fantômes* de Marcel Godin

Louise Milot

Numéro 41, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39809ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1986). Compte rendu de [L'amour à tout prix : *Maude et les fantômes* de Marcel Godin]. *Lettres québécoises*, (41), 20–21.

# L'amour à tout prix

## *Maude et les fantômes*

de Marcel Godin\*

Qui disait qu'un critique ne devrait parler que des œuvres qu'il a aimées? Excellente idée, dont on comprend facilement les fondements, mais dont l'application n'est pas toujours facile... Autant le dire tout de suite et que ma partialité soit claire: je n'ai pas beaucoup aimé *Maude et les fantômes* de Marcel Godin. Dieu sait que j'en abordais pourtant la lecture avec un préjugé favorable: le roman d'un écrivain expérimenté, et publié aux sérieuses éditions de l'Hexagone. Deux variables tout de même non négligeables.

Encore que... en ce qui concerne les maisons d'édition, il faut se méfier. Ayant lu, à peu près au même moment que le roman de Marcel Godin, *La fissure*, d'Aline Chamberland, chez VLB, et *L'amour atomique*, de Michel Michaud, chez Québec/Amérique, deux «premiers romans», apparemment, et chez deux maisons d'expérience, force est de constater que les divers comités de lecture, ou n'ont pas un si grand choix, ou sont distraits, ou n'ont pas la main heureuse: comment savoir?

Quoi qu'il en soit, et pour revenir au roman de Marcel Godin, je me demande pourquoi, à aucun moment, je n'ai été emportée et/ou convaincue par cette histoire d'un amour «inconditionnel» (p. 62) entre Paul, le narrateur, et Maude, la fille — mineure — d'un de ses amis. Cette histoire assez banale, me direz-vous, presque de tous les jours, m'aurait-elle tout simplement choquée par son contenu même, et ainsi rendue incapable d'apprécier le texte dans son ensemble, sa composition, son écriture? Peut-être bien. La critique journalistique récente — notamment celle du *Devoir* et du *Soleil* qui par hasard était «masculine» — a été plutôt favorable à ce roman qu'elle a trouvé attachant et sympathique. Ma réaction serait-elle en plus une réaction de femme? Peut-être bien encore.

Bref, il m'est apparu que le côté «misérable transgression» et le côté «Cour du Bien-être social», qui planent sur ce texte, sans être les plus marqués au début, finissaient malheureusement par être les plus forts et par gêner et entraver tout autre niveau de lecture. Il y a à la fois du malaise et de la complaisance dans ce livre, un malaise dû, justement, à de la complaisance.

La composition d'ensemble, telle qu'elle nous apparaît au départ, est habile. Et jusqu'à la page 30, la coïncidence entre les souvenirs de Paul racontés à Maude et les gestes mêmes posés par les personnages de Paul et Maude au même moment est heureuse. Mais le pari n'est pas tenu. On comprend vite que l'histoire qu'on lit est pour sa plus grande part chose d'un passé assez lointain, bien que Maude fasse toujours partie de la vie du narrateur:

*Quinze ans ont passé. Assise dans le grand fauteuil où j'ai l'habitude de m'asseoir, Maude lit, une jambe re-*

*pliée sous elle, l'autre posée sur l'accoudoir (p. 91).*

Ce fait de la présence toujours fidèle de Maude après quinze ou seize ans peut sans doute contribuer à banaliser ou à assagrir l'aventure passée, mais c'est néanmoins sur celle-ci que le texte insiste.

Le narrateur est une sorte d'intellectuel «apolitique» (p. 13), solitaire malgré son entourage, «*Jusqu'à ce que Maude vienne*» (p. 57). Pigiste, son aisance est inégale: tantôt l'argent manque, carrément, tantôt c'est l'abondance, le caviar et le champagne. À côté d'amitiés bourgeoises mais à première vue gratuites, comme celle du docteur Clémence, par exemple, il y a celles dont on dépend légèrement: «*Dragolini, qui m'avait laissé aménager un pavillon dans l'ancienne écurie attenante à la grange*» (p. 55). Si ces amis de Paul ont certes du panache, et même à l'occasion de la classe (voir au chapitre 2, *La maison*, comment sont meublés les Dragolini), ils finissent par nous faire rire «jaune», si l'on peut dire, et presque nous forcer à leur retirer notre sympathie.

C'est le cas, précisément, de ce Dragolini et de Mina, sur lesquels la curiosité de Maude nous mène dès la deuxième page du roman:

*[...] comme hantée par le sujet, [elle] me demande encore: «Parle-moi de Dragolini!»*

*— Commençons par son suicide, dis-je en cherchant mes souvenirs (p. 12).*

Or suicide et/ou assassinat par Mina: rien n'est moins sûr... Et tant l'intimité du narrateur avec ces personnages que l'admiration qu'il leur porte laisse perplexe quant à l'extrême sérénité et simplicité — comme imposées dans la fiction — de sa vie et de son histoire actuelles avec Maude.

C'est le cas, également, du père de Maude, ami devenu ennemi:

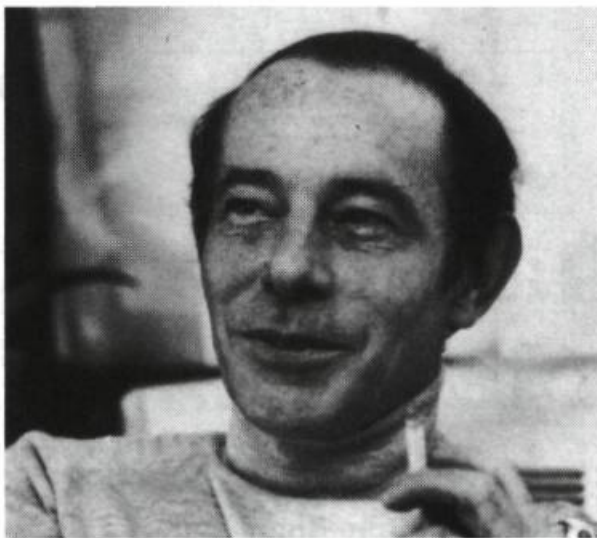


que j'avais surnommé Fantôme, pour sa manière silencieuse et soudaine d'apparaître en certains lieux, en certains moments [...] Parfois, il m'arrivait de me demander, l'observant, s'il était vivant (p. 31).

C'est le cas aussi de Laurent, le frère du narrateur (p. 99), sans parler du narrateur lui-même, deux fois incendiaire, peut-être trois, car le récit de l'incendie de la maison paternelle reste elliptique (p. 110).

Le roman reste donc comme indécis et déchiré. Et ainsi qu'il est dit de Dragolini, son fétiche, on pourrait dire de ce texte qu'il «errait de la peinture vénitienne à la chimie, du nucléaire au marxisme, de l'Histoire qui renvoie toujours à l'Histoire; ou bien il divaguait [...]» (p. 15). D'un côté, une tendance vers le fantastique qui culmine dans le personnage de «l'homme au crâne fendu» apparu pour la première fois sur la ferme de Dragolini (p. 20) puis omniprésent dans le roman, mais tendance dont participent aussi les personnages hauts en couleurs dont nous venons de parler. D'un autre côté, un réalisme anecdotique outrancier, en ce sens qu'il semble déplacé par rapport au pôle précédent, et dont la principale actualisation se trouve dans la triste histoire de la famille de Maude, dont les éléments sont disséminés à travers le texte: l'abandon par le père (p. 34), sa reprise de Maude (p. 88), l'école obligatoire pour une mineure (p. 106), la grossesse de la soeur de Maude (p. 124 et ss.), l'accusation en justice, par le frère de Maude, pour détournement de mineure, le procès, les témoignages et, pour Paul et Maude, la fin heureuse (p. 135 et ss.).

Ce que le roman a de meilleur, son côté léger et éthéré — et le terme ici n'a rien de péjoratif — est passablement occulté par de tels épisodes, dont la pertinence à mon avis fait problème. D'autant qu'ils ne nous intéressent pas, au fond; ils ont l'allure de coupures de faits divers collées ici et là. Pourquoi avoir tenu à raconter tout cela qui nous fait perdre le fil et semble au service d'un autre discours que celui de la première moitié du roman? Faut-il voir là une incapacité à maintenir l'élan d'abord engagé? Ou un acharnement, à partir d'un fond d'auto-biographie plus ou moins déformé, à dire à tout prix les choses telles qu'elles se seraient passées? Je n'en sais trop rien, évidemment.



Marcel Godin

Mais à une dernière épuration, ce volet du roman n'aurait-il pas pu être sacrifié? Ou peut-être n'ai-je pas compris... Et peut-être y a-t-il, entre la sérénité de la relation présente et le côté partiellement scabreux de la relation passée, le même écart qu'entre l'envers et l'endroit de la plupart des personnages importants de ce roman, à commencer par la duplicité du narrateur lui-même, dont l'amour n'excuse pas tous les gestes.

Décidément, contrairement au *Nobody* de Carole Massé commenté ici même, et qui étalait des contradictions, mais en tentant d'en doubler l'impossible, la lecture de *Maude et les fantômes* me laisse un goût de cendres, c'est-à-dire de stagnation. De plus en plus marquée vers la fin, la bifurcation dans la direction de l'anecdotique et d'un roman banal, préférée à la poursuite de la trace initiale qu'était la fascination de Maude pour la double vie de Paul et de ses amis, pourrait peut-être être vue comme une difficulté, voire un refus, tout simplement, de mettre Maude en contact directement avec ces autres hommes de la génération du narrateur et qui de toute évidence la fascinent: et notamment son propre père, Fantôme, et surtout Dragolini, qui tous les deux avaient d'ailleurs compris, dès le début, et avant Paul lui-même le désir à venir de celui-ci pour Maude. Quand Maude se plaint de n'avoir pas eu la chance de connaître Dragolini «davantage» (p. 27), on se demande ce qui l'en a empêchée, alors que les premiers temps de sa liaison avec Paul se passaient précisément dans la propriété de Dragolini et de Mina. Bien évidemment, ce n'est pas par rapport au référent «réel» que la question de la plus ou moins grande fa-

miliarité de Maude et de Dragolini se pose, mais dans le roman. Or dans l'organisation de celui-ci, en effet, Paul, le narrateur, fait toujours écran, via la narration de ses souvenirs à Maude, entre cette dernière et les autres, des hommes majoritairement. Un seul homme passe outre à cet écran protecteur, et c'est «l'homme au crâne fendu», qui possède Maude au moins une fois, du point de vue du narrateur. Mais c'est un être justement maintenu «irréel», dans ce roman.

En faisant se suicider plus d'un personnage masculin, dans le texte — son frère Laurent, un «don juan», comme par hasard — et, assez vite, Dragolini lui-même, il faut bien voir que le narrateur les soustrayait ainsi à l'accès de Maude. En choisissant, finalement, d'exposer Maude plutôt aux mains de la justice qu'à celles de ses doubles et rivaux, le narrateur veut-il nous indiquer que ce qu'il fallait éviter à tout prix, c'était qu'un quelconque dragon/Dragolini ne mange sa belle? Ainsi Maude vit-elle bien, comme le disait le titre, seule avec des fantômes...

Si donc le roman nous donne autant l'impression de ne pas vraiment arriver à son terme, c'est peut-être qu'il faut y lire, au-delà de la sérénité amoureuse convoitée et redite qu'il arbore comme un drapeau, le roman d'une féroce et moins honorable jalousie encore retenue, en ce sens que le narrateur a choisi ici de la taire. □

\* Marcel GODIN, *Maude et les fantômes*, L'Hexagone, Coll. «Fictions», 1985.